

---

## Paul Valéry, Henri Mondor, Ludo Van Bogaert : approche des lieux de sociabilité médico-littéraires (1918-1945)

Thomas Augais

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6294>

DOI : [10.4000/contextes.6294](https://doi.org/10.4000/contextes.6294)

ISSN : 1783-094X

### Éditeur

Groupe de contact F.N.R.S. CO<sup>n</sup>TEXTES

Ce document vous est offert par Sorbonne Université



### Référence électronique

Thomas Augais, « Paul Valéry, Henri Mondor, Ludo Van Bogaert : approche des lieux de sociabilité médico-littéraires (1918-1945) », *CO<sup>n</sup>TEXTES* [En ligne], 19 | 2017, mis en ligne le 10 décembre 2017, consulté le 27 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6294> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.6294>

---

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions  
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

---

# Paul Valéry, Henri Mondor, Ludo Van Bogaert : approche des lieux de sociabilité médico-littéraires (1918-1945)

Thomas Augais

---

- 1 Si la tradition de la poésie scientifique semble jeter ses derniers feux au XX<sup>e</sup> siècle avec Charles Richet<sup>1</sup>, le tropisme qui précipite les écrivains vers les lieux vifs, ou lieux les plus à *vif* de la médecine ne se tarit pas pour autant après la Première Guerre Mondiale, mais la spécialisation toujours plus grande des acteurs du champ médical et de ceux du champ littéraire conduit à son évolution<sup>2</sup>. Nous limiterons cette étude à la poésie, car la spécificité de la poésie à l'intérieur du dialogue entre littérature et médecine au XX<sup>e</sup> siècle est dans l'ensemble peu étudiée, et surtout parce que les poètes ont placé au cœur de leur démarche depuis Rimbaud une quête du *lieu* et de la *formule*<sup>3</sup>, chevillée à un « corps » que le chirurgien Lorand Gaspar, poète du « sol absolu », pourra qualifier de « corrosif<sup>4</sup> ». Cette quête s'articule au déploiement sur la page blanche d'un espace très différent de celui qui s'invente dans la fiction romanesque.
- 2 Faute de pouvoir déployer ici ce dialogue dans toute son envergure, nous avons choisi d'étudier un « cas » qui nous paraît représentatif de la multiplicité des lieux où peuvent se côtoyer poètes et médecins dans la période charnière de l'Entre-deux-guerres : celui de Paul Valéry. Si le poète a pu être très critique envers la médecine après avoir vu mourir Mallarmé en 1898 d'un « spasme de la glotte<sup>5</sup> » devant son médecin impuissant, il n'en a pas moins rencontré les plus grands praticiens de son temps et les réflexions qu'il consigne dans ses cahiers sont encore un puissant stimulant pour penser la médecine d'aujourd'hui<sup>6</sup>. En nous appuyant principalement sur son amitié avec le chirurgien Henri Mondor et avec le neurologue Ludo Van Bogaert, nous allons envisager les lieux de sociabilité médico-poétiques qui se font jour à travers son œuvre selon une progression concentrique plus modeste que celle de Dante puisqu'elle ne comprendra que trois cercles, depuis la marge de l'œuvre poétique jusqu'à son cœur. Le troisième cercle sera

celui du mondain, le deuxième celui de l'orateur et le premier celui du chercheur. Nous serons donc conduits des lieux de sociabilité classiques que sont les salons mondains, aux amphithéâtres et aux laboratoires dont on pourra se demander s'ils peuvent à l'occasion s'affirmer comme des « lieux de sociabilité littéraires ». À l'intérieur de chacun de ces cercles, l'espace se polarise de manière particulière, puisque ces lieux de sociabilité ne s'affirment comme tels que par un dynamisme dont nous chercherons à dégager les lignes directrices.

## Le troisième cercle : la réception mondaine

- 3 Au XIX<sup>e</sup> siècle, les grands médecins sont devenus des acteurs incontournables de la vie mondaine, qui tiennent salon et participent à des événements mondains où les œuvres des médecins sont souvent mises à l'honneur<sup>7</sup>.
- 4 Le monde de la médecine est alors divisé en de véritables classes sociales. Si le quotidien du modeste praticien de quartier, ou « prolétaire de la médecine<sup>8</sup> », est celui de la petite et moyenne bourgeoisie, en revanche, le médecin « sorti de l'ornière<sup>9</sup> », ce « prince de la médecine<sup>10</sup> » qui deviendra le « grand patron<sup>11</sup> » après la Première guerre mondiale, semble avoir pour « vocation de rayonner dans les espaces académiques, politiques, littéraires et artistiques<sup>12</sup> ». Il apparaît, note Pierre Darmon, comme « une manière de réincarnation de l'honnête homme de l'âge classique<sup>13</sup>. » Paul Bourget a brossé le portrait du médecin mondain dans son roman *Un crime d'amour* (1885), à travers le personnage du Dr Louvet : « Louvet appartient à cette génération de savants, hommes du monde, qui vont à l'hôpital le matin, reçoivent leurs clients l'après-midi, et trouvent le moyen d'avoir de l'esprit, comme des oisifs, dans un salon, à 10h du soir<sup>14</sup>. »
- 5 Cet emploi du temps, c'est encore à peu près celui du Dr Henri Mondor, que Paul Valéry rencontre dans des salons aristocratiques en 1925, à ceci près que Mondor sait encore se ménager du temps pour la lecture et l'écriture. De 1905, où il devient à vingt ans externe des Hôpitaux de Paris, à 1955, où il termine sa carrière comme professeur de clinique chirurgicale à la Salpêtrière, Henri Mondor a suivi une trajectoire exemplaire. Auteur de 311 publications et 7 livres de pathologie<sup>15</sup>, il a également effectué un important travail d'historien de la médecine<sup>16</sup> et de critique littéraire, devenant le biographe<sup>17</sup> et l'un des plus ardents défenseurs de l'œuvre de Mallarmé, qu'il fait entrer dans la Pléiade en 1945. Incarnant dans la presse la figure du médecin humaniste, il publie plusieurs livres sur les poètes dont il apprécie l'œuvre, en particulier sur Paul Valéry.
- 6 Lorsqu'il fait la connaissance de Mondor, Paul Valéry est à un tournant de son œuvre. La publication de *La Jeune Parque* et de *Charmes* le fait accéder à une notoriété de plus en plus grande qui lui ouvre la voie vers les distinctions académiques et le Collège de France. Résolu à vivre de sa plume malgré un mépris affiché pour les écrivains de carrière, il se tourne vers ces salons où se font les élections, au risque de s'attirer les insultes des surréalistes<sup>18</sup>.
- 7 Henri Mondor, en chemin lui aussi vers l'Académie de Chirurgie (1926), l'Académie de Médecine (1938) et l'Académie Française, où il viendra s'asseoir en 1946 dans le fauteuil de Paul Valéry, n'est pas sans s'amuser de la posture contradictoire du créateur de *Monsieur Teste* qui avait, note-t-il, « avant d'y être fêté, marqué le mépris le plus médité (il disait mérité), contre la société parisienne "la plus visible<sup>19</sup>" ». La fréquentation des salons correspond pour Paul Valéry moins au temps perdu qu'au temps *inutile* que

comporte chaque journée, en l'occurrence celui des repas, déjeuners ou dîners, un temps *inutile* à l'avancée d'une œuvre à laquelle Paul Valéry travaille surtout le matin.

- 8 Les salons apparaissent en 1925 comme des lieux de contradiction entre le corps et l'esprit. On attend que le poète en pleine « campagne électorale académique<sup>20</sup> » remplisse ses « devoirs de troubadour<sup>21</sup> », ce dont il s'acquitte parfois avec regret :

Vers le maître d'hôtel, visiblement soucieux du rythme du déjeuner, et qui venait, un peu trop tôt, d'enlever l'assiette du poète, celui-ci dirigea un regard où il y avait moins de reproche que de regret. « Pardon, dit-il, d'avoir tant retardé. Que ne suis-je capable, comme Victor Hugo, de manger les langoustes avec la carapace et les oranges avec leur enveloppe<sup>22</sup> ? »

- 9 La participation du poète à ces dîners est à placer sous le signe du trait d'esprit et de l'art de la conversation, ce dont Mondor se propose de se faire le mémorialiste en intitulant *Propos familiers de Paul Valéry* le livre où il consigne en 1957 les conversations notées lors de ses rencontres avec le poète. Quelle géographie du dialogue entre poésie et médecine est-il possible de déduire de ce livre ?

## Louis et Véra Bour

- 10 C'est sans surprise entre la place du Trocadéro et le Bois de Boulogne, dans ce qui correspond à l'actuel XVI<sup>e</sup> arrondissement, où se situe le domicile de Paul Valéry lui-même (40, rue de Villejust, aujourd'hui rue Paul Valéry, entre l'avenue Kléber et l'avenue Foch), qu'il faut chercher les salons qui vont compter pour Paul Valéry. Le salon de Véra Bour est un des plus importants du point de vue médico-littéraire. C'est Léon-Paul Fargue qui y a introduit Valéry en 1923<sup>23</sup> avant de se montrer jaloux qu'il tienne le « premier rôle<sup>24</sup> » dans cette « demeure si douce à tant d'écrivains<sup>25</sup> ». Les Bour demeurent alors 46 avenue du Bois de Boulogne, devenue avenue Foch à la mort du maréchal (mars 1929). Louis Bour, psychiatre, est propriétaire du sanatorium de la Malmaison où Pierre Louÿs, ami de jeunesse de Valéry, a séjourné en 1922<sup>26</sup>. Véra Bour, née Nimidoff, d'origine russe, tient un salon « que fréquentent Louis Barthou, le prince Pierre de Monaco et la reine des Belges, mais aussi bien des écrivains de l'entre-deux-guerres : Mauriac, Henri Bordeaux, Anna de Noailles et Léon-Paul Fargue<sup>27</sup> ». Le jeudi 10 novembre 1938, par exemple, pour fêter l'élection de Mondor à la chaire de pathologie chirurgicale de la faculté de médecine<sup>28</sup>, les Bour réunissent autour du chirurgien ses familiers, dont Paul Valéry et sa fille Agathe, mais aussi Georges Duhamel et Pasteur Vallery-Radot<sup>29</sup>.
- 11 Louis Bour et sa femme deviennent donc rapidement des amis proches mais aussi des mécènes : ce sera chez eux que les Valéry organiseront « de grandes réceptions que l'étroitesse relative de [leur] appartement rend difficiles<sup>30</sup> ». Valéry consulte Louis Bour sur ses ennuis de santé et Véra, souvent en compagnie de la femme du poète, sera une auditrice régulière des leçons de Paul Valéry au Collège de France.
- 12 Cette amitié laisse des traces dans l'œuvre de Paul Valéry, puisque lorsqu'en 1931 le poète accepte la commande par le Dr Henri Martinet d'un livre destiné à la collection éditée par son laboratoire pharmaceutique, c'est au Mas Camp Long, près d'Agay, dans le sud de la France, où l'accueillent les Bour, qu'il parvient à l'écrire. Ce sera *L'idée fixe*, dialogue à deux voix entre le poète et un « médecin », qui est une improvisation de Paul Valéry à partir de ses « conversations de bord de mer<sup>31</sup> » avec Louis Bour. Le 25 octobre 1931, il

invite ce dernier à son domicile, en compagnie de Mondor, à qui le livre est dédié, pour leur en donner lecture<sup>32</sup>.

### La Maison des Amis des Livres d'Adrienne Monnier

- 13 Rue Greuze, à deux pas du Trocadéro, se trouve un autre salon, celui d'Hélène Schakhowsky<sup>33</sup>, princesse russe en exil, qui dirige les luxueuses éditions Cent Une<sup>34</sup> et publie, en 1941, une édition pré-originale, tirée à 101 exemplaires, de *Mon Faust*<sup>35</sup> de Paul Valéry. Les médecins humanistes comme Mondor sont en effet des collectionneurs, et, en particulier, des bibliophiles. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve Mondor le 1<sup>er</sup> mars de la même année chez Adrienne Monnier, 18 rue de l'Odéon, pour y donner lecture de *Mon Faust* à l'occasion des noces d'argenAnonyme2017-12-10T16:24:00At (vingt-cinq ans) de la librairie<sup>36</sup>. Sont également présents Fargue, Paulhan, Honegger, Poulenc, ainsi que de jeunes poètes comme Raymond Queneau ou Jean Follain<sup>37</sup>.
- 14 *La Maison des Amis des Livres*, depuis son ouverture le 15 novembre 1915, est devenue un haut lieu du « valéryisme » depuis qu'un jeune étudiant en médecine, Louis Aragon, qui fut dans ces mêmes lieux présenté à Breton, y a déniché le numéro IV de *Vers et Prose*, qui contient *La Soirée avec Monsieur Teste*, dont il a recommandé la lecture à Adrienne<sup>38</sup>. Celle-ci va devenir l'un des meilleurs soutiens du poète<sup>39</sup>.
- 15 C'est également à la Maison des Amis du Livre qu'en 1922 Paul Valéry a fait la rencontre d'une autre figure médicale importante pour lui : le neurologue anversois Ludo Van Bogaert. C'est un autre neurologue, Théophile Alajouanine, qui guide les pas de Van Bogaert vers la librairie d'Adrienne Monnier, alors qu'il fait à Paris des recherches neurologiques sous la direction de Pierre Marie, qui a occupé la chaire de Charcot à la Salpêtrière. Cette rencontre, a-t-il confié à Judith Robinson-Valéry, a été pour lui une « grande joie » car, tout comme Mondor, il « connaissai[t] et admirai[t] profondément son œuvre depuis longtemps<sup>40</sup> ».
- 16 Cet autre lieu de sociabilité où se nouent des amitiés médicales est un lieu cette fois dédié à la littérature, qui a ses assises rive gauche, dans le quartier de l'Odéon, une aire géographique parisienne traditionnellement dédiée au savoir, non loin de la Montagne Sainte-Geneviève où Mondor a fait ses études, et de la Salpêtrière où Van Bogaert débute ses recherches. Rive gauche également, se situent les lieux académiques – Académie Française où Paul Valéry est élu en 1925, Académies de chirurgie et de médecine dont fera partie Mondor – qui constituent un autre pôle important de la sociabilité littéraire où se tisse le dialogue entre Paul Valéry et la médecine.
- 17 Ce statut de « poète officiel » de la République auquel accède peu à peu Valéry dans les années 20 a en effet une conséquence importante : il va lui ouvrir le chemin, notamment par ses fonctions à la Commission internationale de coopération intellectuelle de la Société des Nations<sup>41</sup>, vers la rencontre des plus grands scientifiques de son époque. Or, le rapprochement entre la littérature et les sciences est au cœur de la démarche poétique de Paul Valéry<sup>42</sup>. Dès sa première rencontre avec Henri Mondor, l'auteur de *L'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* exprime son regret que « la nécessité d'un langage commun aux savants et aux littérateurs ne se fût pas déjà imposée<sup>43</sup> ». Sa rencontre avec Catherine Pozzi<sup>44</sup> joue également un rôle décisif<sup>45</sup>. Fille du chirurgien Samuel Pozzi – un des pères de la gynécologie française, figure emblématique du médecin humaniste (ami de nombreux écrivains : Leconte de Lisle, la famille Proust, Robert de Montesquiou...) – elle contribua

largement, de 1920 à 1928, à conduire Valéry dans les laboratoires et à moderniser ses références scientifiques.

- 18 Ce qui est intéressant dans le cas de Paul Valéry, c'est donc moins la configuration de chaque lieu en soi qu'une forme de maillage, la circulation qui s'établit d'un lieu à l'autre et surtout la dynamique de ce dialogue qui procède par strates de moins en moins superficielles depuis la première rencontre dans le salon mondain ou la librairie jusqu'au cœur de l'œuvre elle-même en mouvement. L'étape intermédiaire ou deuxième cercle de ce dialogue est alors celle qui voit le poète s'aventurer au cœur du territoire médical.

## Le deuxième cercle : discours et conférences

- 19 Les lieux de sociabilité, pour ce qui est du dialogue entre poésie et médecine, apparaissent comme le ferment actif de la constitution progressive d'un réseau à partir d'une multiplicité de rencontres individuelles. Mais ces rencontres, si elles en sont vraiment, il faut les analyser, dans la perspective dynamique qui est celle du philosophe Henri Maldiney, comme des « événements transformateurs<sup>46</sup> », c'est-à-dire comme l'infléchissement d'un parcours d'existence. Il faut alors nous interroger sur ce qu'elles produisent. Par son élection à l'Académie Française ou par ses fonctions à la SDN, nous pouvons constater que le marchepied des lieux de sociabilité va tout d'abord qualifier Valéry en tant qu'interlocuteur, cible privilégiée d'un grand nombre de sollicitations, pour lesquelles l'amitié entre souvent en jeu. Ces sollicitations sont à l'origine d'œuvres telles que les discours de Paul Valéry, des discours qui peuvent parfois apparaître comme une forme de sociabilité littéraire prolongée. Là encore, la position de Valéry envers ces œuvres de commande est ambiguë et il semble les aborder à reculons, comme l'observe Henri Mondor :

Lorsqu'on pense aux conférences, aux discours qu'avec son affabilité Paul Valéry accepta de faire, on ne peut se défendre de se demander ce qu'il pouvait y évoquer de cette observation, écrite avant la gloire élargie et costumée : « L'homme public avilit l'homme particulier. » Mais il a laissé, au prix d'un surmenage éprouvant, les cinq ou six plus beaux discours du demi-siècle ! Encore qu'il eût déclaré souvent ne pas aimer l'éloquence, plus particulièrement l'éloquence écrite<sup>47</sup>...

- 20 Parmi ces discours marquants, figure le « Discours aux chirurgiens », que Valéry prononce pour répondre à l'amicale invitation de Mondor, lorsque ce dernier lui propose d'être le président d'honneur du Congrès National de Chirurgie d'octobre 1938<sup>48</sup>. Le poète s'aventure en terre chirurgicale comme Orphée descend aux Enfers, en gardant un œil sur le chemin de la sortie. Ce texte, qui figure dans *Variété V*, implique en effet le passage du premier niveau de la géographie littéraire telle que l'envisage Michel Collot à son deuxième niveau. Le premier de ces niveaux « distincts mais complémentaires » est celui de la « géographie de la littérature », celle « qui étudi[e] le contexte spatial dans lequel sont produites les œuvres, et qui se situ[e] sur le plan géographique, mais aussi historique, social et culturel<sup>49</sup> ». C'est à ce premier niveau que se déploient les réseaux médico-poétiques que nous avons cherché à décrire jusqu'à maintenant. Mais il existe un deuxième niveau de la géographie littéraire, la *géocritique*, qui étudie « les représentations de l'espace dans les textes eux-mêmes », se situant alors « sur le plan de l'imaginaire et de la thématique<sup>50</sup> ». La géocritique telle que la définit Bertrand Westphal a en effet pour

enjeu de réintroduire l'espace de référence au centre des débats : « Le référent et sa représentation sont interdépendants, voire interactifs<sup>51</sup> ».

- 21 Or il est évident que dans la curiosité mêlée d'angoisse qui s'exprime en ouverture du « Discours aux chirurgiens », l'orateur ayant conscience de pénétrer dans un lieu réservé aux seuls initiés, se laisse percevoir un phénomène de surimposition. L'espace réel, l'Amphithéâtre de la Faculté de Médecine de Paris, où le poète en position centrale voit la foule constrictive des chirurgiens enrouler ses anneaux autour de lui, se double d'un espace fantasmé, qui lui donne la place du disséqué dans une séance d'anatomie à la Rembrandt ou d'un Dante aux Enfers dont Mondor serait le Virgile :

Messieurs,  
L'amitié de quelques-uns d'entre vous et la bienveillance de tous m'appellent pour quelques instants à cette place éminente par elle-même, où je ressens, avec la sensation de l'étrangeté d'y paraître, tout l'émoi et tout l'embarras d'avoir à vous haranguer.

- 22 En effet, le chirurgien inspire « la crainte<sup>52</sup> », par sa proximité avec la mort, à la manière de ces figures primitives dites « apotropaiques », figures d'effroi chargées de conjurer les menaces : « Vous vivez dans le sang, et non seulement dans le sang, mais dans une relation permanente avec l'anxiété, la douleur, la mort<sup>53</sup> [...] ». Un tel commerce quotidien avec la mort apparente le chirurgien au bourreau en tant qu'être que sa fonction place à part de la communauté des hommes : « [...] des êtres séparés et extraordinaires, écrit Valéry, que l'on admire plus qu'on ne les conçoit<sup>54</sup> ». Les gestes imposés par le protocole moderne de l'asepsie<sup>55</sup> deviennent sous la plume du poète autant d'éléments de la célébration d'une cérémonie païenne liée au culte des morts :

Un ancien revenu des Enfers, qui vous verrait dans votre grave tâche, revêtus et masqués de blanc, une lampe merveilleuse fixée au front, entourés de lévites attentifs, agissant, comme d'après un rituel minutieux, sur un être plongé dans un sommeil magique, entr'ouvert sous vos mains gantées, croirait assister à je ne sais quel sacrifice, de ceux que l'on célébrait entre initiés, aux mystères des sectes antiques<sup>56</sup>.

- 23 Pourtant, si l'imagerie des mystères antiques s'impose au poète-orateur du « Discours aux chirurgiens » pour décrire l'« audace<sup>57</sup> » particulière de celui qui s'aventure au plus près de l'œuvre de la mort, ce serait manquer le sens du texte que d'abandonner chirurgien et poète sur ce piédestal, alors que le mouvement d'ensemble du texte est une subtile dialectique entre sacré et profane. En effet, le sacré n'est convoqué par le poète, à l'orée de sa « harangu[e]<sup>58</sup> », que pour mieux servir de prétexte à sa profanation. S'il s'avance « en profane<sup>59</sup> » dans le parterre des chirurgiens, c'est avec l'intention assumée d'opérer à son tour ces « hommes de l'art » qui lui tendent un singulier miroir : « Je confesse que j'ai commencé par me demander pourquoi vous avez adopté la coutume assez remarquable de citer un non-chirurgien à la tribune d'un Congrès de Chirurgie ? Peut-être y voyez-vous une expérience sur le vif<sup>60</sup> ? » C'est en effet au tour du chirurgien de s'étendre sur la table d'opération du poète : celui qu'il a laissé pénétrer en profane dans son temple se propose avec humour d'y profaner le chirurgien lui-même, pour ce qu'il envisage comme une « biopsie<sup>61</sup> » à sa manière : « Dois-je m'enhardir à vous déclarer ma pensée ? Oserai-je essayer d'ouvrir le chirurgien<sup>62</sup> ? » Un retournement apparaît à l'œuvre dans ce texte, le poète se relève de la table d'opération et devient non plus l'opéré mais l'opérateur d'une dissection où c'est l'acte chirurgical lui-même qui se trouve mis à

nu dans son rapport avec les *opérations* de pensée sur lesquelles repose la création poétique. « Je constate que le patient en vous ne le cède pas à l'opérateur », termine Valéry qui rend alors le chirurgien à sa fonction et le lieu au lieu, en restituant sa pureté à l'assemblée des chirurgiens par son départ.

- 24 Il y a donc ici transformation symbolique du lieu réel par la présence incongrue du profane ; la rencontre pour se produire véritablement doit s'affirmer le lieu d'un déplacement, et c'est alors dans son sens étymologique de *transport* que l'on peut parler ici de *métaphore*. Offrant l'hospitalité à un « profane », les chirurgiens témoignent d'une soif de dialogue qui les conduit à transformer temporairement l'amphithéâtre de l'Académie de Médecine en lieu de sociabilité médico-littéraire. De Georges Duhamel à Jean d'Ormesson, plusieurs écrivains ont été ainsi accueillis par les chirurgiens. Cette ouverture ponctuelle d'un lieu à une sociabilité extra-médicale qui n'était pas sa vocation première n'est possible que par l'édification progressive de réseaux médico-littéraires nourris non seulement par les salons mais aussi par de multiples revues et associations comme la « Société médico-historique, littéraire et artistique » créée en 1908 par Augustin Cabanès, fondateur de la *Chronique médicale* ou encore la *Société des médecins littérateurs* fondée en 1913 par Germain Trézel (D<sup>r</sup> Giuliani), et qui publie la revue mensuelle *Épidaure artistique et littéraire*<sup>63</sup>. Paul Valéry publie ponctuellement dans certaines de ces revues comme *Art et Médecine. Revue mensuelle réservée au corps médical*<sup>64</sup>, que financent les laboratoires Debat. Les médecins humanistes comme Henri Mondor font figure de passeurs entre les champs médical et littéraire et mettent leur énergie au service de la constitution de ces réseaux<sup>65</sup>.

## Le premier cercle : laboratoires

- 25 La position d'interlocuteur privilégié de la médecine qu'occupe Paul Valéry dans l'Entre-deux-guerres va peu à peu convertir en lieu de « sociabilité littéraire » un dernier type de lieu. Les réseaux médico-poétiques qui se tissent autour du poète lui ouvrent en effet, après les portes des amphithéâtres, celles des laboratoires.
- 26 Si Paul Valéry apparaît à Henri Mondor comme un « découvreur né, inapte au travail en équipe des laboratoires<sup>66</sup> », la critique n'en a pas moins mis en évidence l'amplitude de sa curiosité pour ces lieux vivants de la recherche de son époque, et la pertinence d'une réflexion qui suscite encore l'intérêt de la science contemporaine, que ce soient la biologie, la médecine, les mathématiques ou encore la physique. Indépendamment de compétences de spécialiste qu'il lui est impossible d'atteindre dans un nombre aussi varié de domaines, le dialogue avec Valéry tire son caractère vivifiant pour les scientifiques de son approfondissement des « structures intellectuelles ». C'est en ces termes que le neurologue Ludo Van Bogaert, qui a échangé à de nombreuses reprises avec Valéry à partir de 1922, a décrit à Judith Robinson-Valéry l'apport décisif de Paul Valéry dans leurs conversations : « Il avait, malgré son absence de connaissance technique dans les domaines très spécialisés dont nous parlions, une intuition étonnante de ce que j'appellerais les structures intellectuelles, de sorte que les idées générales qu'il me proposait étaient toujours des plus suggestives<sup>67</sup>. » D'autant plus suggestives peut-être, que cet approfondissement des « structures intellectuelles », lorsque l'interlocuteur est un neurologue ou un chirurgien, ne se trouve pas détaché d'une pensée du corps, dans sa relation à l'esprit, devenue une préoccupation de plus en plus centrale dans l'œuvre de Paul Valéry.



- 27 Parmi ces réseaux qui vont conduire Paul Valéry vers les laboratoires, se détache le « cercle Lyonnais » créé par Georges Mouriquand (1880-1966), professeur de clinique pédiatrique, et Albert Policard (1881-1972), professeur d'histologie à la faculté de Lyon. Ce cercle médico-littéraire très actif invitait des écrivains et des hommes de science célèbres et se réunissait souvent chez le libraire Henri Lardanchet. Le lundi 2 novembre 1930<sup>68</sup>, après un déjeuner au Rotary club où il retrouve d'autres médecins, les professeurs Jean Lépine (1876-1967, doyen de la faculté de Médecine de Lyon) et Léon Bérard (1870-1956, Professeur de Clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Lyon<sup>69</sup>), Policard invite Paul Valéry « à venir visiter ses laboratoires, et d'abord celui où l'on étudie la cellule vivante ». Il lui présente « des séquences de films pris avec un nouveau microscope et qui, accélérés cent fois, montrent comment les cellules s'animent, et puis un autre microscope où un faisceau de lumière ultraviolette peut détruire sélectivement une partie de cellule<sup>70</sup> ». Le cercle est donc le lieu des rencontres mais aussi le lieu dont le poète et le savant, électrons libres, s'échappent pour pouvoir approfondir leurs échanges intellectuels. Le passage du lieu de réunion habituel du « cercle Lyonnais » au laboratoire est une poursuite de la forme de sociabilité nouée dans ce cercle médico-littéraire, une sociabilité tendue vers les échanges entre médecins et littérateurs. Pourtant ces échanges ne peuvent aller à leur terme qu'en transformant ponctuellement, pour un laps de temps qui n'excède pas la visite du poète, un lieu qui n'a pas vocation à priori à la sociabilité littéraire, en lieu de dialogue médico-littéraire.
- 28 Dans son article « Valéry et la cellule vivante », Marcel Bessis a tenté, à l'aide des écrits de Valéry et des dossiers que lui a légués Policard, de reconstituer le dialogue entre le poète et ce dernier, qui a introduit la physiologie dans une science jusqu'ici purement descriptive, en travaillant non plus sur la cellule morte, mais sur la cellule vivante, grâce à un microscope nouveau<sup>71</sup>. Cette expérience d'une plongée abyssale dans les profondeurs du vivant provoque chez Paul Valéry un bouleversement semblable à celui auquel confronte la chirurgie, « produisant sur cette inconcevable substance vivante<sup>72</sup> » dont le chirurgien met au jour les « palpitants trésors<sup>73</sup> », le « choc du monde extérieur<sup>74</sup> ». « Quel choc !, s'exclame le poète, et qu'advient-il de tout cet organisme de relations, de conventions, de notions qui s'est formé et développé si lentement à travers les âges, et qui, depuis quelques dizaines d'années, est soumis, ou plutôt, se soumet soi-même à l'épreuve des puissances surhumaines et inhumaines qu'il a fini par savoir invoquer<sup>75</sup> ? » Avec des instruments comme le microscope, qui ne cesse de se perfectionner, s'ouvre l'ère de ce que Paul Valéry nomme la « connaissance indirecte, qui procède par relais, et qui nous communique, comme par signaux, ce qui se passe dans des ordres de grandeur si éloignés de ceux qui ont quelque rapport avec nos sens, que les notions de toute espèce selon lesquelles nous pensions le monde n'ont plus de prise » : « Notre représentation immédiate des choses est en somme pénétrée et troublée par les informations très indirectes qui nous viennent des profondeurs de la petitesse<sup>76</sup> [...] ». À de telles profondeurs, c'est la notion de lieu elle-même qui éclate, et touche le point où elle s'illimite, alors que le langage entre en crise : il ne peut plus, écrit Paul Valéry, « avec ses substantifs et ses verbes, importer que de l'erreur dans nos esprits<sup>77</sup> ».
- 29 Ce n'est plus dès lors à la seule approche géocritique qu'invite Paul Valéry dans son dialogue avec la médecine, mais bien à une approche géopoétique telle que la définit Michel Collot, c'est-à-dire comme l'étude des « rapports entre l'espace et les formes et genres littéraires, et qui pourrait déboucher sur une poétique, une théorie de la création littéraire<sup>78</sup> ». Cette forme vers laquelle nous sommes alors conduits est celle de la note,

pratiquée quotidiennement par Paul Valéry. La visite au laboratoire ne peut en effet s'analyser que dans une perspective géopoétique, dans la mesure où elle provoque un changement d'échelle qui bouleverse la perception du lieu, et interroge le langage dans son rapport au réel, en le considérant à partir de ses limites, ce qui est précisément la fonction de la poésie. S'il y a une langue pour exprimer ces nouveaux rapports, elle reste à inventer, et les *Cahiers* de Paul Valéry sont le lieu de cette prise de conscience.

- 30 D'autres laboratoires devenus lieux de sociabilité littéraires pourraient conduire à des remarques semblables. Le Collège de France par exemple, où, le jeudi 12 juillet 1934, Valéry « se laiss[e] mener » par Pasteur Valléry-Radot au laboratoire du Pr Henri Piéron, qui y occupe la chaire de physiologie des sensations. « Une visite comme il les aime, écrit Michel Jarrety, où des horizons s'ouvrent à lui qui ne lui étaient pas familiers, et où pourtant il se crée aussitôt des repères : Piéron fait marcher pour lui son oscillographe cathodique<sup>79</sup>. » C'est l'occasion pour Paul Valéry d'approcher le point nodal où monde sensible et monde psychique se rencontrent<sup>80</sup>. Deux ans plus tard, le lundi 18 mai 1936, c'est le biologiste Pierre Lecomte du Noüy<sup>81</sup>, auteur de *Temps et vie*, qui, après un dîner chez une amie commune, invite le poète à l'Institut Pasteur où il lui fait visiter son laboratoire et l'initie à la notion d'un temps biologique propre à l'être vivant<sup>82</sup>.
- 31 Il arrive également, mais c'est plus rare, que ce soit le laboratoire du poète qui s'ouvre à la sociabilité des médecins. C'est le cas par exemple de la relation très privilégiée que Ludo Van Bogaert, le neurologue rencontré par Valéry à la librairie d'Adrienne Monnier, a entretenue par la suite avec le poète. Ici, nous touchons un point-limite, étant donné le caractère individuel du laboratoire littéraire, la « sociabilité » se révèle minimale. Néanmoins la présence du médecin dans ces lieux de l'intime n'est rendue possible que par l'existence de réseaux médico-littéraires dont la librairie d'Adrienne Monnier ou le salon de Vera Bour (où le 17 mai 1936, Valéry dîne avec un ami de Ludo Van Bogaert, le neurologue Théophile Alajouanine<sup>83</sup>, lui-même médecin et ami de Valéry Larbaud), sont autant d'éléments, par les échanges qui y sont favorisés. Cette sociabilité plus large permet l'ouverture de la porte du poète.
- 32 Ludo Van Bogaert quitte Paris après ses études pour s'installer à Anvers où il crée la Fondation Born-Brunge qui devient le lieu de la poursuite de ses recherches neurologiques, mais chaque fois que des visites à ses collègues de la Salpêtrière ou des réunions scientifiques l'attirent à Paris, il en profite pour rendre visite à Valéry « de bonne heure le matin, au moment où il sortait de sa période de travail sur les *Cahiers*<sup>84</sup> » : « Au tout début de nos rapports nous avons parlé de son œuvre littéraire, mais à partir de 1925 il a commencé à me poser très régulièrement des questions sur mes propres recherches, et nous ne parlions plus que de cela<sup>85</sup> », explique-t-il à Judith Robinson-Valéry. Dans une lettre à François Lhermitte datée du 19 avril 1982, Ludo Van Bogaert précise :

À partir de 1922, j'ai rencontré régulièrement Paul Valéry à 8h du matin, chez lui. Je lui parlais des recherches neurologiques. Je lui racontais avec des détails aussi précis que possible certains cas et lui disais les problèmes que cela posait dans ma pensée. Il y répondait en indiquant ce qu'il jugeait de ces situations. Après, je me trouvais dans une clarté extraordinaire. Il jetait une lumière très claire là où je tâtonnais dans le noir et le gris<sup>86</sup>...

- 33 Le lieu de ces conversations, c'est-à-dire cette fois le domicile du poète, est donc indissociable d'une temporalité : il est associé au petit matin, qui est pour Paul Valéry l'heure exquise et propice entre toutes : « Dès 5 heures du matin, écrit Pasteur Valléry-

Radot, “entre la lampe et le soleil, heure pure et profonde”, après avoir réchauffé et bu une tasse de café – ce café qui était pour lui avec le tabac l’indispensable excitant psychique et physique – il couvrait de pensées un de ses cahiers<sup>87</sup>. » C’est au sortir de ce moment de la pensée en éveil que Van Bogaert consulte le poète comme un autre médecin, qui seul pourrait procurer le soulagement attendu. Valéry est attiré par le « fait complexe » que son intelligence va « disséquer » pour « poser le problème » en évacuant les « faux problèmes » et c’est une leçon particulière de « méthodologie<sup>88</sup> » que reçoit alors Ludo Van Bogaert.

- 34 Or l’une des questions qui intéressent particulièrement Paul Valéry d’après le neurologue est celle du « sentiment spatial tel qu’il est vécu par le corps<sup>89</sup> » et les troubles qui peuvent affecter ce sentiment. En 1925, Ludo Van Bogaert envoie à Paul Valéry le compte-rendu d’un travail en collaboration avec Pierre Marie concernant un malade souffrant d’un trouble de l’orientation spatiale : « Il s’agissait d’un chef d’orchestre atteint d’une tumeur frontale<sup>90</sup> », explique Ludo Van Bogaert, et le neurologue est d’accord avec le poète pour affirmer que la perception des choses de ce malade est plus authentique, car non conventionnelle. En août 1925, Paul Valéry écrit en effet une lettre à Ludo Van Bogaert à propos du mémoire envoyé :

Mon cher docteur,  
Je vous remercie de l’envoi de votre note sur l’orientation. C’est l’*agnosie tactile* qui m’a intéressé le plus vivement dans ce cas si remarquable. Cette observation me paraît importante. Il me semble que la lésion a réalisé chez le malade certain état que le philosophe ou le savant ou l’artiste se procure normalement, aux fins de son travail. En un sens le malade en question voit plus *vrai* que les hommes normaux. Il n’introduit rien dans sa description qui soit conventionnel<sup>91</sup> [...].

- 35 Or, le poète a exprimé des idées semblables sur la nature conventionnelle de notre perception du monde extérieur dans *l’Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* :

La plupart des gens y voient par l’intellect bien plus souvent que par les yeux. Au lieu d’espaces colorés, ils prennent connaissance de concepts. Une forme cubique, blanchâtre, en hauteur, et trouée de reflets de vitres est immédiatement une maison pour eux : la maison ! Idée complexe, accord de qualités abstraites. S’ils se déplacent, le mouvement des files de fenêtres, la translation des surfaces qui défigure continûment leur sensation, leur échappent, – car le concept ne change pas. [...] Ils ne font ni ne défont rien dans leurs sensations<sup>92</sup>.

- 36 Dans le cas du malade étudié par Van Bogaert, les troubles d’orientation dans l’espace s’accompagnent de troubles de la reconnaissance tactile des objets placés dans sa main gauche, dont l’identification ne dépasse pas la sommation des qualités primaires : « [...] il lui est impossible de condenser en une notion d’objet l’ensemble des sensations tactiles dont la richesse est étonnante<sup>93</sup> ». Par exemple pour des lunettes : « C’est du fil de fer plié et tordu d’une manière régulière, il y a deux morceaux plans, ovales, du verre peut-être... mais je ne puis m’en représenter l’usage<sup>94</sup>. » Or n’est-ce pas là rejoindre une perception de l’espace telle qu’elle est à l’œuvre dans le regard du peintre, qui se dégage de cette vision conventionnelle de la réalité extérieure pour laisser l’initiative à la sensation, comme entreprit de le faire Cézanne, et avant lui Courbet :

Il me souvient qu’un jour, raconte Francis Wey, l’ami de Courbet, devant la pente au-delà de laquelle se relève le coteau de Marcil, il me désigna de loin

un objet en disant : « Regardez donc là-bas ce que je viens de faire, je n'en sais rien du tout ». C'était un certain bloc grisâtre dont, à distance, je ne me rendis pas compte ; mais jetant les yeux sur la toile je vis un massif de fagots. « Je n'avais pas besoin de le savoir, dit-il, j'ai fait ce que j'ai vu sans m'en rendre compte. » Puis, se reculant devant son tableau, il ajouta : « Tiens, c'est vrai, c'étaient des fagots ». Je certifie qu'il était sincère, étant de ma nature, aussi montagnard que lui<sup>95</sup>.

- 37 L'objet de la peinture, pour le poète André du Bouchet, qui commente cette anecdote, c'est une « relation colorée d'un tenant et d'un bloc<sup>96</sup> », et celle-ci a son ouverture dans le laps de temps qui sépare « ce que nous voyons » du « mot que nous plaçons sur ce que nous voyons<sup>97</sup> ». Si le nom de Ludo Van Bogaert revient à plusieurs reprises dans ces *Cahiers* vers lesquels Valéry inlassablement se porte avant l'aube, à un moment où la perception du réel est encore troublée par le sommeil, c'est que le langage poétique ne peut sortir indemne de telles réflexions. « Tout ce qui touchait aux bases neurologiques du langage, normal et pathologique, témoigne Ludo Van Bogaert, le fascinait – nous en avons parlé plusieurs fois. Tout ce qui touchait aussi à la structuration du langage et à sa déstructuration dans l'aphasie en général, et dans ses différentes manifestations telles que l'apraxie ou l'alexie<sup>98</sup>. » Le rôle joué par les *Cahiers* comme ce laboratoire de l'œuvre qu'il a approché de si près au domicile du poète, converti pour l'occasion en lieu de sociabilité médico-littéraire, est loin d'avoir échappé à Ludo Van Bogaert. Nous en avons la confirmation par le rôle actif qu'il a joué en 1926 dans la publication d'*Analecta*, qui pour la première fois livre au public un choix de notes puisées dans cette source vive de l'œuvre. Dans l'« Avant-propos de la première édition », Paul Valéry écrit :

Ce ne sont donc ici que notes pour *moi* : impromptus, surprises de l'attention, germes ; et point de ces productions élaborées, reprises, consolidées, mises dans une forme calculée, qui peuvent se présenter à tout le public avec l'assurance et la grâce des œuvres faites expressément pour lui.

Je n'aurais jamais imaginé que je dusse un jour imprimer tels quels ces fragments. Monsieur le docteur Ludo Van Bogaert et Monsieur Alexandre Stols l'ont imaginé pour moi. Ils m'ont tenté par la considération de l'intimité de cette petite entreprise, et par la perfection des spécimens typographiques qu'ils m'ont soumis<sup>99</sup>.

- 38 C'est en effet par l'intermédiaire de Ludo Van Bogaert que Paul Valéry fait la rencontre à La Haye d'Alexandre Stols, typographe de 25 ans qui vient de fonder une petite maison d'édition qui aura son siège en Hollande, puis à Bruxelles. L'éditeur propose la publication régulière, au rythme d'un ou deux volumes au moins chaque année, de petits livres d'environ soixante pages, luxueusement tirés sur hollande, qui seront des extraits des *Cahiers*<sup>100</sup>, mais dont la publication sera finalement interrompue dès le premier volume.
- 39 Cette publication témoigne de ce qui se fait jour dans la pensée de Valéry au contact de la neurologie en évolution : la valeur accordée à ce qui est à *l'état naissant*, c'est-à-dire avant que le magma des perceptions ne se referme en savoir. En quoi cela engage-t-il une géopoétique ? Le dialogue avec les neurologues ouvre la voie à une approche de la complexité des actes mentaux sur lesquels repose notre approche du réel. « La pathologie mentale ou neurologique, écrit Valéry dans un *Cahier* de 1936, a pour principal intérêt de montrer que des activités qui paraissaient simples et entières, sont en réalité extrêmement composées<sup>101</sup>. » L'homme ne fait donc qu'altérer à chaque instant la richesse et la complexité de ce que lui transmettent les sens et appauvrit plus ou moins inconsciemment son lieu d'existence. Or, note Valéry en 1933-34, « Le Monde extérieur

est toujours *neuf*; et, quand nous ne le trouvons pas tel – c'est que nous ne le percevons pas, mais autre chose que lui, que nous prenons pour lui par une sorte d'erreur due à notre propriété de voir ce que nous fûmes de préférence à ce qui est. Reconnaître est une simplification, une altération<sup>102</sup>. » Valéry prend donc peu à peu conscience par ses échanges avec les neurologues que la perception est un langage complexe<sup>103</sup>, comme le montreront les travaux de la phénoménologie. Il est remarquable que son dialogue poursuivi pendant de nombreuses années avec les médecins ait conduit le poète à la fin de sa vie à reconnaître la place primordiale de la sensibilité dans la vie psychique, jusqu'à écrire : « La sensibilité est le fait le plus important de tous – il les englobe tous, est omniprésent et omni-constituant. Ce qu'on appelle *connaissance* n'est qu'une complication de ce fait<sup>104</sup>. » Deux autres passages tardifs des *Cahiers* renchérisent :

La seule réalité est la sensation pure. –

La réalité est donc instantanée.

Car c'est la chose incontestable, inimitable, indescriptible<sup>105</sup>.

Plus je vais, plus je regarde *religieusement* tout ce qui est physiologique, et surtout ce qui engage la sensibilité.

Nous usons bêtement de puissances sacrées<sup>106</sup>.

- 40 Les conséquences poétiques de ce travail critique des *Cahiers*, pour lequel Valéry s'appuie sur ses échanges avec des neurologues comme Ludo Van Bogaert, sont nettement perçues par le poète. L'analyse de la manière dont l'esprit se construit un monde à partir des données sensorielles est en effet la première étape vers une poésie qui tenterait de retrouver l'accès à cette richesse foisonnante du réel, avant son altération par la pensée conceptuelle. La relation de Valéry à la médecine peut donc être analysée comme l'une des composantes d'un patient travail sur soi dont l'aboutissement serait un état de disponibilité totale au réel immédiat, un nettoyage du regard conduisant vers l'acuité de perception nécessaire à la création poétique : « Il est remarquable, écrit le poète, qu'il faille une sorte de travail pour retrouver (et encore très imparfaitement) l'état de voir ce que l'on voit tout – cru et tout brut, où l'on ne *sait* pas ce que l'on voit, où on ne le traduit pas sans avoir le temps de s'apercevoir qu'on le traduit<sup>107</sup>. » Ce poème de la perception brute auquel Valéry s'est préparé – traçant un chemin inattendu vers des œuvres de la seconde moitié du siècle, telles que celle d'André du Bouchet<sup>108</sup> – l'a-t-il écrit ? Lorsqu'il commence à dialoguer de manière approfondie avec les médecins, ses grands recueils de vers sont déjà derrière lui. Pourtant le laboratoire des *Cahiers* s'ouvre à des poèmes, en prose et parfois en vers, où vient percer la traduction poétique des réflexions critiques nées du dialogue avec la neurologie. On trouve par exemple, dans un *Cahier* de 1933, un poème en prose publié dans *Ego scriptor* parmi les *Petits Poèmes Abstracts*, qui évoque la rencontre du poète avec la cathédrale Notre-Dame de Paris, perçue dans la suspension du regard quotidien, lorsque le *voir* n'est pas remplacé par le *savoir* :

J'ai *rencontré* Notre-Dame – Je veux dire qu'elle m'est apparue tout à coup (comme je passais sur le quai) en objet inconnu – sans rapports antérieurs avec moi –

C'était là véritablement la voir – ou non ? – J'étais frappé par son étrangeté, comme un Hellène l'eût été. Cette formation bizarre de masses et de détails aigus, ce grillage de colonnettes –, ces grosses tours et la pointe fine au delà

<sup>109</sup>.

- 41 Dans la conversion de son lieu de travail, lorsqu'il s'ouvre à Ludo Van Bogaert en lieu de sociabilité médico-littéraire, c'est donc le rapport du poète à *l'ici* qui en profondeur se

trouve touché. Par l'ouverture d'un cahier avant l'aube, il interroge ce « y » qui persiste à se placer devant le verbe *voir* lorsque l'on dit qu'on y voit, et trouve lieu d'être en s'ouvrant au surgissement de la lumière<sup>110</sup>, qui restitue la pensée à cette forme de spatialité sauvage qui respire dans ce poème en vers, *libres*, de 1940 :

En moi toute vaste étendue  
Engendre une sorte de rêve.  
Je contemple avec ce regard  
qui se sent à toute pensée  
Ce que l'espace est à tout corps.  
Je ne vois pas ce que je vois  
Mais le lieu même du visible. –  
Mais ce que veut cela qui voit<sup>111</sup>.

42 \*\*\*

43 L'étude du « cas » Paul Valéry permet donc de déployer la question des lieux du dialogue entre poésie et médecine de 1920 à 1945 dans toute sa complexité. Elle montre que les lieux de sociabilité traditionnels, que sont le salon mondain et la librairie, ne sont que l'une des facettes d'un maillage complexe qui étend ses ramifications vers des lieux institutionnels comme les académies et les chaires d'enseignement et trouve son aboutissement derrière la porte des laboratoires. Chaque interlocuteur du dialogue médico-littéraire ouvre le lieu vif de ses recherches à une altérité dont il reçoit en retour un éclairage inattendu et souvent fécond.

44 Les échanges entre médecins et écrivains peuvent donc se déployer à différents degrés de profondeur à l'intérieur de ce que nous avons décrit comme trois « cercles », sans perdre de vue que les chemins qui mènent d'un cercle à l'autre ne sont pas linéaires mais tortueux, et que la porosité de ces différents niveaux permet d'innombrables allers-retours.

45 Si ce parcours permet d'ébaucher une cartographie des rapports médico-poétiques, il révèle surtout que l'étude de ces rapports dans la perspective d'une géographie littéraire doit dépasser ce premier niveau cartographique, au moyen d'analyses géocritiques et géopoétiques, sans lesquelles ne pourront être posés les enjeux véritables de ce dialogue, surtout dans le cas d'un poète comme Paul Valéry qui déclare : « Je fais de la littérature de laboratoire. Je ne fais pas de la clientèle<sup>112</sup>. »

---

## NOTES

1. Voir *Muses et ptérodactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, sous la direction de Hugues Marchal, Paris, Éd. du Seuil, 2013.

2. Cette recherche a été menée dans le cadre du projet de recherche « La figure du poète-médecin (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) : une reconfiguration des savoirs », soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, 2015-2018.

3. Voir Rimbaud (Arthur), « Vagabonds », *Illuminations, Œuvres complètes*, éd. Antoine Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 137.

4. Gaspar (Lorand), *Corps corrosifs*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.
5. Gide (André) – Valéry (Paul), *Correspondance*, éd. Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1955, p. 330-333.
6. Voir Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la médecine de demain », *Quelle médecine demain ? Sous le regard de Paul Valéry*, Paris, Privat, 1998, p. 17-49.
7. Voir Darmon (Pierre), *La Vie quotidienne du médecin parisien en 1900*, Paris, Hachette Littératures, 2003, p. 272.
8. *Ibid.*, p. 270.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, pp. 209-210.
15. Voir Mondor (Henri), *Titres et travaux scientifiques*, Paris, Masson, 1961.
16. Voir en particulier *Grands médecins presque tous*, Paris, Corrèa, 1943 et *Anatomistes et chirurgiens*, Paris, Fragrance, 1949.
17. Voir Mondor (Henri), *Vie de Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1941.
18. En particulier de Robert Desnos, voir Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, Fayard, 2008, p. 551.
19. Mondor (Henri), *Propos familiers de Paul Valéry*, Paris, Grasset, 1957, p. 75.
20. *Ibid.*, p. 40.
21. *Ibid.*, p. 44.
22. *Ibid.*, p. 43.
23. Jarrety (Michel), *Paul Valéry, op. cit.*, pp. 544-5.
24. Mondor (Henri), *Propos familiers de Paul Valéry, op. cit.*, p. 71.
25. *Ibid.*, p. 72.
26. Jarrety (Michel), *Paul Valéry, op. cit.*, pp. 544-5.
27. *Ibid.*, p. 545. Michel Jarrety précise également que le mardi 17 juin 1930, par exemple, le poète y est invité à dîner avec le Prince Pierre, les Morand, le grand indianiste Sylvain Lévi et le sous-directeur du Musée ethnographique du Trocadéro, Georges-Henri Rivière. Le 17 mai 1936, c'est à un dîner de médecins qu'il est convié, en compagnie notamment du neurologue Alajouanine.
28. *Ibid.*, p. 1032.
29. Voir *ibid.*, p. 449. Petit-fils du grand Pasteur, Louis Pasteur Vallery-Radot (1886-1970), ami de Giraudoux, a rencontré Valéry en 1918 par l'intermédiaire de la baronne Renée de Brimont ; il sera l'un de ses principaux interlocuteurs dans le domaine médical et Valéry aura recours à ses compétences, comme par exemple lors d'une crise d'arthrite en décembre 1939 (*ibid.*, p. 1034). Spécialiste des maladies rénales et des allergies, il est membre de l'Académie de médecine depuis 1936 et devient professeur à la faculté de médecine de Paris en 1939. Le 4 novembre 1944, Paul Valéry fête à Rueil son élection à l'Académie française (*ibid.*, p. 1176) chez leurs amis communs Louis et Véra Bour.
30. *Ibid.*, p. 545.
31. *Ibid.*, p. 803.
32. *Ibid.*, p. 805.
33. Chez laquelle Mondor dîne avec Fargue et Valéry en décembre 1942. « Hélène », comme l'appellent les trois convives, est « particulièrement agréable » aux deux poètes : « Sa ravissante joie d'accueil, l'affection profonde qu'elle leur vouait, ses interrogations touchantes, le charme slave de ses regards et de ses attentions, sa curiosité passionnée du monde littéraire, l'empressement de sa sincérité, l'absence de détour, d'affectation, nulle escarmouche pédante,

tout les charmaient et les rassuraient. “Elle est toujours pêche et fraye rarement avec les noisettes, disait l’un” » (Henri Mondor, *Propos familiers de Paul Valéry*, op. cit., p. 197).

34. Voir Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, op. cit., p. 1099.

35. Sous le titre *Études pour « Mon Faust »*.

36. *Ibid.*, p. 1099.

37. *Ibid.*, p. 1099-1100.

38. *Ibid.*, p. 396.

39. Cité par Michel Jarrety (*ibid.*, p. 752).

40. Voir « Valéry devant la neurologie en évolution » (Entretien entre Ludo Van Bogaert et Judith Robinson-Valéry), dans *Fonctions de l'esprit. 13 savants redécouvrent Valéry*, sous la direction de Judith Robinson-Valéry, Paris, Hermann, 1983, p. 159.

41. Voir Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, op. cit., p. 591.

42. Voir Kimura (Masahiko), *Le Mythe du Savoir : Naissance et évolution de la pensée scientifique chez Paul Valéry (1880-1920)*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2008.

43. Mondor (Henri), *Propos familiers de Paul Valéry*, op. cit., pp. 36-37 : « Lorsqu'un puissant alliage de littérature, de pensée et de science, car on devrait tout savoir, aura été réalisé par un homme de génie, les productions d'Edgar Poe lui-même ne paraîtront plus que du truqué de virtuose. »

44. Voir Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, op. cit., chap. XXVII, pp. 466-490.

45. Voir *La Flamme et la cendre*, correspondance Catherine Pozzi/Paul Valéry, éd. Lawrence Joseph, Paris, Gallimard, 2006 ; voir également Michel (François-Bernard), *Prenez garde à l'amour, les muses et les femmes de Paul Valéry*, Paris, Grasset, 2003.

46. Voir Maldiney (Henri), « La quête de l'ouvert dans l'art de Tal Coat », *Ouvrir le rien, l'art nu*, La Versanne, encre marine, 2000, p. 347.

47. Mondor (Henri), *Propos familiers de Paul Valéry*, op. cit., p. 93.

48. Henri Mondor est membre de l'Académie de chirurgie depuis 1926. Au cours de l'été qui précède, le poète a invité Mondor à déjeuner chez lui : « Il s'informait, avec minutie, sur la façon dont tout se passerait, et s'interrogeait sur le sujet éventuel et les dimensions du discours à prononcer » (*ibid.*, p. 74).

49. Collot (Michel), « Vers une géographie littéraire », *Fabula-LHT*, Dossier, 16 mai 2011 [En ligne], URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=242> ; voir également *Pour une géographie littéraire*, Paris, Corti, 2014, p. 11 et pp. 59-85.

50. *Ibid.*, p. 11 et pp. 87-104.

51. Westphal (Bertrand), *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007, p. 186.

52. Valéry (Paul), « Discours aux chirurgiens » [1938] dans *Œuvres*, t. I, éd. Jean Hythier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 909.

53. *Ibid.*, p. 914.

54. *Ibid.*, p. 914

55. À partir de 1889, à la suite des travaux de Félix Terrier, s'impose en chirurgie le procédé de l'asepsie, qui consiste à stériliser, avant même l'intervention, tous les objets chirurgicaux dans une étuve et à entretenir la salle opératoire dans un état de rigoureuse propreté.

56. *Ibid.*, p. 913

57. *Ibid.*, p. 910.

58. *Ibid.*, p. 907.

59. *Ibid.*, p. 909.

60. *Idem.*

61. *Ibid.*, p. 915

62. *Idem.*



63. *Épidaure artistique et littéraire. Revue bi-mensuelle extra-médicale* [puis *Organe du Groupement des médecins, artistes et littérateurs*], auteurs : Groupement des médecins, artistes et littérateurs, février 1914-juin 1914 ; septembre 1922-juillet 1923 ; novembre 1927-mai 1929, Lyon, [s. n.].
64. *Art et médecine : revue mensuelle réservée au corps médical*, directeur : François Debat, Paris, [s.n.], 1930-1936. Devient *La Revue du médecin: revue mensuelle réservée au corps médical*, n° 1 (septembre 1936)-n° 7 (mars 1938), Paris : [s. n.], 1936-1938. Redevient *Art et médecine: revue mensuelle réservée au corps médical*, octobre 1938-mars 1939, Paris: [s. n.], 1938-1939.
65. Voir « Les réseaux médico-littéraires dans l'entre-deux-guerres : revues, institutions, lieux, figures », journée d'étude organisée par Thomas Augais, Martina Diaz, Julien Knebusch et Alexandre Wenger, 24-25 novembre 2016, université de Fribourg, Suisse. À paraître en 2018 sur le site « epistemocritique.org ».
66. Mondor (Henri), *Précocité de Valéry*, Paris, Gallimard, 1957, p. 338.
67. Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la neurologie en évolution », art. cit., p. 160.
68. Paul Valéry note dans un de ses *Cahiers* : « Lyon. Lundi 2 nov[embre] / Pauphilet gare – Dîner chez lui avec Policard, Mouriquand. / Mardi 3 [...] Visité faculté nouvelle de Méd[ecine] avec Policard – appareil à piquer les noyaux cell[ulaires]. Ultraviolet. Dîner chez Pauph[ilet]. / Froment. Trillat pianiste. » Transcrit par Marcel Bessis : voir « Valéry et la cellule vivante », dans *Fonctions de l'esprit. 13 savants redécouvrent Valéry*, op. cit., pp. 33-34.
69. Un des premiers chirurgiens thoraciques, fondateur du Centre Anti-cancéreux de Lyon qui porte son nom.
70. Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, op. cit., p. 767.
71. Bessis (Marcel), « Valéry et la cellule vivante », art. cit., p. 34.
72. Valéry (Paul), « Discours aux chirurgiens », art. cit., p. 920.
73. *Ibid.*
74. *Ibid.*
75. *Ibid.*
76. *Ibid.*, pp. 920-921.
77. *Ibid.*, p. 921.
78. Collot (Michel), « Vers une géographie littéraire », art. cit. ; voir également *Pour une géographie littéraire*, op. cit., pp. 105-129.
79. Cet appareil permet de rendre visible la forme d'un signal électrique. Voir Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, op. cit., p. 904.
80. Voir Valéry (Paul), *Cahiers* [t. XVII, 1934] Paris, fac-similé du C.N.R.S, 1957-1961, p. 288.
81. Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, op. cit., p. 960.
82. Voir Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la médecine de demain », dans *Quelle médecine demain ? Sous le regard de Paul Valéry*, sous la direction de Judith Robinson-Valéry, Paris, Éditions Privat, 1998, p. 28. Voir également Lecomte du Noüy (Pierre), *Le Temps et la Vie*, Paris, Gallimard, 1936.
83. Voir note 27.
84. Voir Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la neurologie en évolution », art. cit., p. 160.
85. *Ibid.*
86. Lhermitte (François), *Cerveau et pensée*, dans *Fonctions de l'esprit. 13 savants redécouvrent Valéry*, op. cit., p. 113.

87. Voir le témoignage de Pasteur Valléry-Radot dans *Paul Valéry vivant*, Cahiers du Sud, 1946, p. 98.
88. Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la neurologie en évolution », art. cit., p. 161.
89. *Ibid.*
90. *Ibid.*, p. 162.
91. *Ibid.*, p. 163 (lettre citée par Judith Robinson-Valéry).
92. Valéry (Paul), *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* [1894], *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, pp. 1165-1166.
93. Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la neurologie en évolution », art. cit., note 3, pp. 292-293.
94. Marie (Pierre), Bouttier (Henri) & Van Bogaert (Ludo), « Sur un cas de tumeur préfrontale droite : Troubles d'orientation dans l'espace », *Revue neurologique*, II, 1924, p. 220. Voir Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la neurologie en évolution », art. cit., note 3, p. 293.
95. Courbet (Gustave), *Écrits, propos, lettres et témoignages*, éd. R. Bruyeron, Paris, Hermann, 2011, p. 281.
96. du Bouchet (André), *La peinture n'a jamais existé - écrits sur l'art*, éd. Thomas Augais, Paris, Le Bruit du Temps, 2017, p. 437.
97. *Ibid.*
98. Robinson-Valéry (Judith), « Valéry devant la neurologie en évolution », art. cit., p. 168. C'est un sujet que Paul Valéry a abordé à de nombreuses reprises avec T. Alajouanine, avant d'envisager un congrès sur la question rassemblant des spécialistes du langage de plusieurs disciplines différentes (neuropathologie, neurologie infantile, psychologie, etc.). Ce congrès aurait dû avoir lieu au Centre Universitaire méditerranéen de Nice, que Valéry dirigeait alors, mais qui a été compromis par la guerre (*ibid.*, p. 169).
99. Valéry (Paul), « Avant-propos de la première édition (1926) », *Analecta*, *Œuvres*, t. II, éd. Jean Hythier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » 1960, pp. 700-701.
100. Jarrety (Michel), *Paul Valéry*, *op. cit.*, p. 626.
101. Valéry (Paul), *Cahiers* [Sans titre, tome XVIII, 1936, p. 664], t. I, éd. Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 1056.
102. *Ibid.*, p. 1039 [1933-1934. Sans titre, XVI, p. 862].
103. « La perception est un vrai langage » (*ibid.*, p. 1039 [X, tome XII, 1927-1928, p. 724]).
104. *Ibid.*, p. 1197 [Sans titre, tome XXIV, 1941, p. 304].
105. *Ibid.*, p. 1200 [Sans titre, tome XXV, 1941-1942, p. 347].
106. *Ibid.*, p. 1204 [Sans titre, tome XXVIII, 1944, p. 360].
107. *Ibid.*, p. 1058 [Sans titre, tome XIX, 1936, p. 91].
108. Voir Augais (Thomas), « “Trois expériences éprises avant tout de la réalité” : Henri Maldiney, André du Bouchet, Pierre Tal Coat », *À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney*, sous la direction de Chris Younès et Olivier Frérot, Paris, Hermann, 2016, pp. 47-64.
109. Valéry (Paul), « Divers », *Ego scriptor et Petits poèmes abstraits*, éd. Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, « Poésie », 1992, p. 55 [Sans titre, tome XVI, 1933, p. 509].
110. Paul Valéry a prêté une grande attention aux recherches scientifiques sur la lumière et la notion d'espace-temps. Il a beaucoup réfléchi dans ses *Cahiers* à ce qu'implique la théorie de la relativité restreinte. Voir Kimura (Masahiko), *Le Mythe du Savoir : Naissance et évolution de la pensée scientifique chez Paul Valéry (1880-1920)*, *op. cit.*
111. *Ibid.*, p. 61 [Sans titre, tome XXIII, 1940, p. 208].
112. *Cahiers*, CNRS, tome XI, 1925-1926, p. 448.

---

## INDEX

**Mots-clés** : Valéry (Paul), Mondor (Henri), Van Bogaert (Ludo), Médecine, Sociabilité

## AUTEUR

**THOMAS AUGAIS**

Université de Fribourg